

LE TEMPS

AFGHANISTAN ABONNÉ

Le stress post-traumatique, la blessure invisible des réfugiés afghans en Suisse

A Genève, plus de la moitié des consultations du programme santé migrants sont consacrées à des réfugiés afghans souffrant principalement de divers stress post-traumatiques. Alors que la conquête des talibans risque d'aggraver la situation, les médecins tirent la sonnette d'alarme



Des réfugiés dans le centre pour requérants d'asile de Rigi-Klösterli, un ancien camp de vacances, près de Lucerne. Le 20 avril 2016. — © KEYSTONE/Gaetan Ballv

Camille Pagella
Publié le mardi 23 août 2021 à 18:45
Modifié mardi 24 août 2021 à 09:30

Depuis six ans, Ehsanullah Khan met des mots sur les maux. Toutes les semaines à l'hôpital ou pour les réseaux de santé destinés aux migrants, l'interprète de l'association Appartenances accompagne des réfugiés afghans et traduit pour eux, bien souvent, leur détresse psychologique aux médecins. Car les profondes séquelles psychiatriques d'une population éreintée par 40 ans de conflits sont l'objet de la majorité des consultations médicales des réfugiés afghans dans notre pays. «Et la situation actuelle impacte fortement l'état psychologique déjà fragile de ces derniers, explique l'interprète. Depuis dix jours, ils sont particulièrement émus et inquiets pour leur famille qu'ils n'arrivent souvent pas à joindre à cause des coupures de réseaux.» Ehsanullah Khan est aussi inquiet. Toute sa famille vit en Afghanistan.

Dans l'unité ambulatoire du programme santé migrants des Hôpitaux universitaires de Genève (HUG) consacrée aux réfugiés et demandeurs d'asile, les Afghans représentent la moitié des patients. Le motif de consultation numéro un? «Le stress post-traumatique, répond Sophie Durieux-Paillard, responsable du programme. Près de 90% de nos patients afghans présentent une comorbidité psychologique.»

Lire aussi: [Maryam Yunus Ebener: «Le lien avec mon pays, l'Afghanistan, s'est brisé»](#)

De jeunes hommes en bonne santé physique

Fin 2019, l'association de défense des droits de l'homme, Human Right Watch, alertait déjà sur la santé mentale des Afghans, lourdement touchée par le conflit, et considérait qu'une personne sur deux souffrait de problèmes psychologiques. Un taux deux fois supérieur à celui estimé par l'Organisation mondiale de la santé pour la population de pays en guerre. A Genève, les patients du programme santé migrants sont souvent des hommes, jeunes, en bonne santé physique mais traumatisés, présentant des troubles anxieux ou une dépression. Les femmes et les enfants, eux, sont bien souvent restés en Afghanistan.

«Ces stress post-traumatiques se caractérisent notamment par la reviviscence de l'événement traumatique, explique la médecin genevoise. Un simple uniforme, d'un contrôleur des transports publics par exemple, peut raviver le traumatisme lié à des violences commises par des soldats.» Les autres symptômes sont des troubles du sommeil, de l'appétit ou de la mémoire. «Et ce dernier peut être particulièrement handicapant lorsque les migrants tentent d'apprendre le français, rajoute Sophie Durieux-Paillard, ce qui contribue à la précarité de leur situation.»

Lire également: [Un regard croisé au cœur de Kaboul sous le régime des talibans](#)

La détresse est aussi du côté des soignants

Ces détresses psychologiques proviennent principalement d'expériences traumatisantes violentes vécues en Afghanistan ou lors du voyage pour arriver en Europe. Ces derniers mois, l'avancement des talibans en Afghanistan, jusqu'à la prise de Kaboul, il y a dix jours, fait craindre une vague de problèmes psychiques sans précédent. «Beaucoup de personnes qui ont été exposées à la violence des talibans mais qui allaient mieux présentent un risque de rechute, ainsi que toutes celles qui s'inquiètent pour leurs proches sur place, détaille la médecin. Le sentiment d'impuissance qu'ils peuvent ressentir face à la situation peut aussi devenir compliqué à gérer.»

Alors, en pachto ou en dari, Ehsanulla Khan leur répond de ne pas croire tout ce qui se dit sur les réseaux sociaux, les rassure en leur expliquant que la Suisse a suspendu les renvois mais reste sans mots sur les questions de rapatriement familial. Car pour l'instant aucune réponse n'existe à celles-là. «Nous sommes démunis et impuissants face aux questions des réfugiés sur leurs proches car nous n'avons aucun levier d'action, raconte Sophie Durieux-Paillard. Nous ne sommes pas dans le cas d'une maladie grave ou même dans l'annonce d'un décès, qui sont des situations délicates mais pour lesquelles nous sommes formés. Ici, la situation est éminemment politique et il est quelquefois compliqué de les regarder dans les yeux.»

Pour aller plus loin

- [Homeira Qaderi: «Les Etats-Unis ont trahi les femmes afghanes»](#)
- [Talibans: un éclairage différent](#)
- [L'interminable tragédie afghane](#)